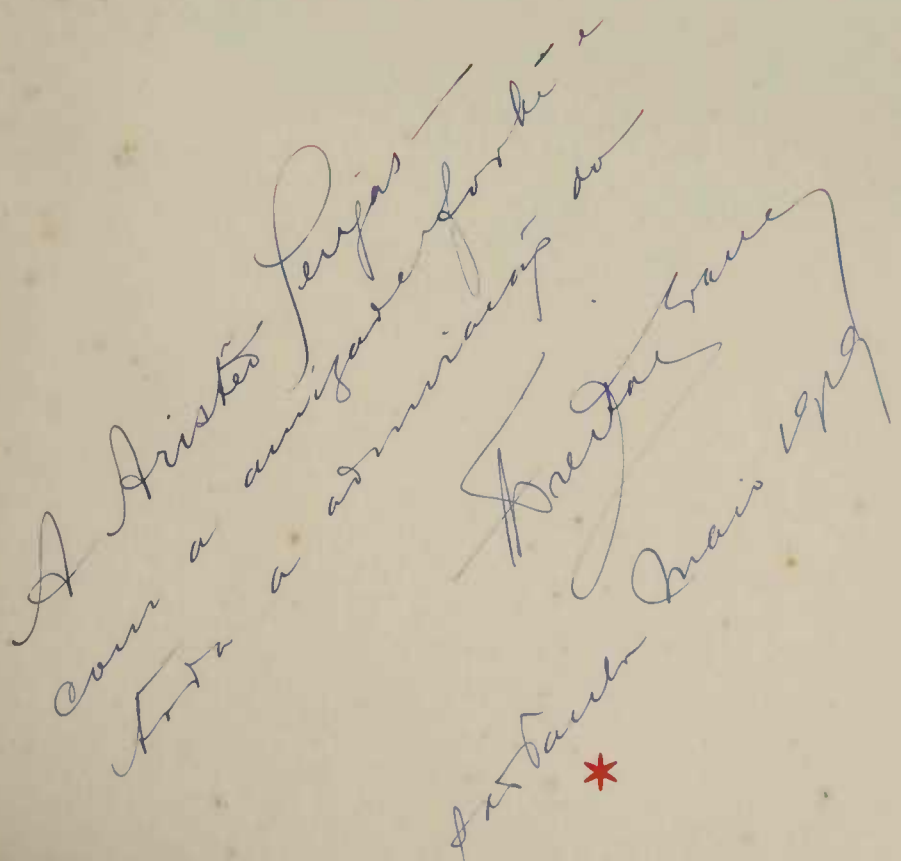
Ie ne fay rien
sans
Gayeté
(Montaigne, Des livres)
Ex Libris
José Mindlin

JACQUES D'AVRAY

LES TRAGIPOËMES



1ÈRE SÉRIE
(1892 - 1906)

LE CLOWN

LES AVEUGLES-NÉS

RATAPLAN

LE FOU DE LA GRÈVE

LA GLACE

OPHIS

HÈRES

JACQUES D'AVRAY

LE CLOWN

TRAGIPOËME

LE CLOWN

LE CLOWN

Tragipoëme
de JACQUES D'AVRAY

Musique de
CARLOS PAGLIUCHI

Chanté pour la première fois le 3 Octobre 1916 sur le

THÉATRE MUNICIPAL de SÃO PAULO

(Saison officielle de la
Compagnie Lyrique Mocchi, da Rosa)

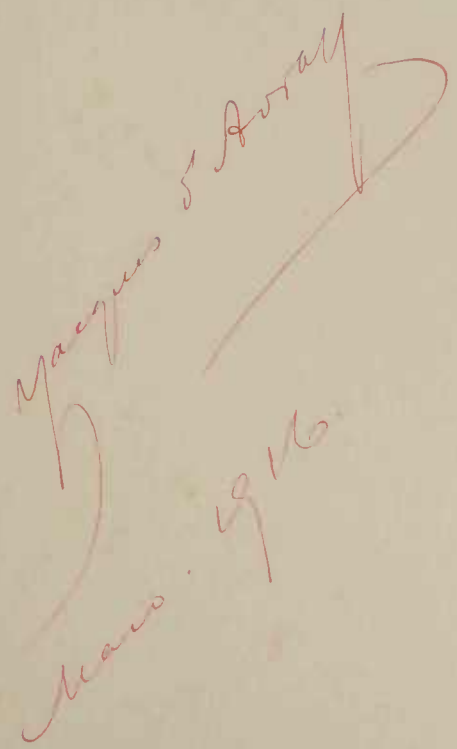
Interprété par M. Marcel Journet

Grand Orchestre du Scala de Milan, sous
la direction de M. Xavier Leroux.

JACQUES D'AVRAY

Le clown

TRAGIPOËME



1916
SÃO PAULO
BRÉSIL

à Leïlah

Il a été tiré de cette édition,
pour être numérotés à la main:
5 exemplaires sur papier Whatman
50 exemplaires sur papier Polaire.

N°. 321

I

Présentation

Permettez que je vous présente
Tony — ce pauvre diable là!
Il est né — dit-on — sous la tente,
Voilà vingt ans et quelques mois.
L'on ne dirait pas qu'il se vante
D'être issu de noble ou de roi...,
Car de ses possibles parents
Il ne connut... que sa maman.

Clic, clac!
Voyez qu'il se met à ruser..
Clic, clac!
Tâchons de le faire danser!

On l'a pris des bras de sa mère,
Il avait à peine trois ans.
On l'a mis, plus tard, aux enchères,
Dans une foire du bon temps.
— La marchandise n'est pas chère —
Je l'achetai par seuls trois francs!...
Un jour,... il tomba du plafond,
Il resta sot comme un bouchon.

Clic, clac!
Voyez qu'il se met à ronfler...
Clic, clac!
Cherchons à le faire chanter!

Un soir, méprisant mes caresses,
Il vit une femme en haillons...
— On a crié: C'est sa maîtresse! —
Qui l'appelait dans son jargon...
Elle était d'extrême faiblesse...
Voulant embrasser son garçon...,
Elle lui jette une humble fleur,
Tombe à ses pieds, soupire... et meurt.

Clic, clac!
Voyez qu'il se met à pleurer...
Clic, clac!
C'est toujours pour vous amuser!

II

Soliloque

Me voilà condamné par la bêtise humaine
À subir tristement le plus horrible sort...
Être raillé par tous au milieu de la scène,
Et vivre chaque jour dans la pire des morts...

Rire des pleurs d'autrui! À force de souffrance,
Rire, rire des pleurs... et pleurer quand on rit.
N'avoir jamais connu les joujoux de l'enfance,
Et connaître, à vingt ans, l'horreur de qui vieillit.

N'avoir jamais aimé, tout en aimant la vie,
L'amour et la beauté, la gloire et la lumière...
N'avoir jamais aimé!...et — de peur qu'on en rie —
Ne pouvoir plus aimer, ne pouvoir que se taire.

Attendre, navrément, la fin de son supplice,
Au bagne ensorcelant des âmes sans péché,
Et voir punir en soi, comme un forfait du Vice,
Le seul crime commis — LE CRIME D'ÊTRE NÉ!...

III

Dernière exhibition

Le taciturne clown,
Tout barbouillé de rose,
Le taciturne clown,
Tout barbouillé de blanc,

Le taciturne clown
Jamais ne se repose,
Tout barbouillé de blanc,
Tout barbouillé de rose.

Jamais on n'a vu ris
Étoiler son visage,
Jamais on n'a vu ris
Étoiler ses deux yeux,

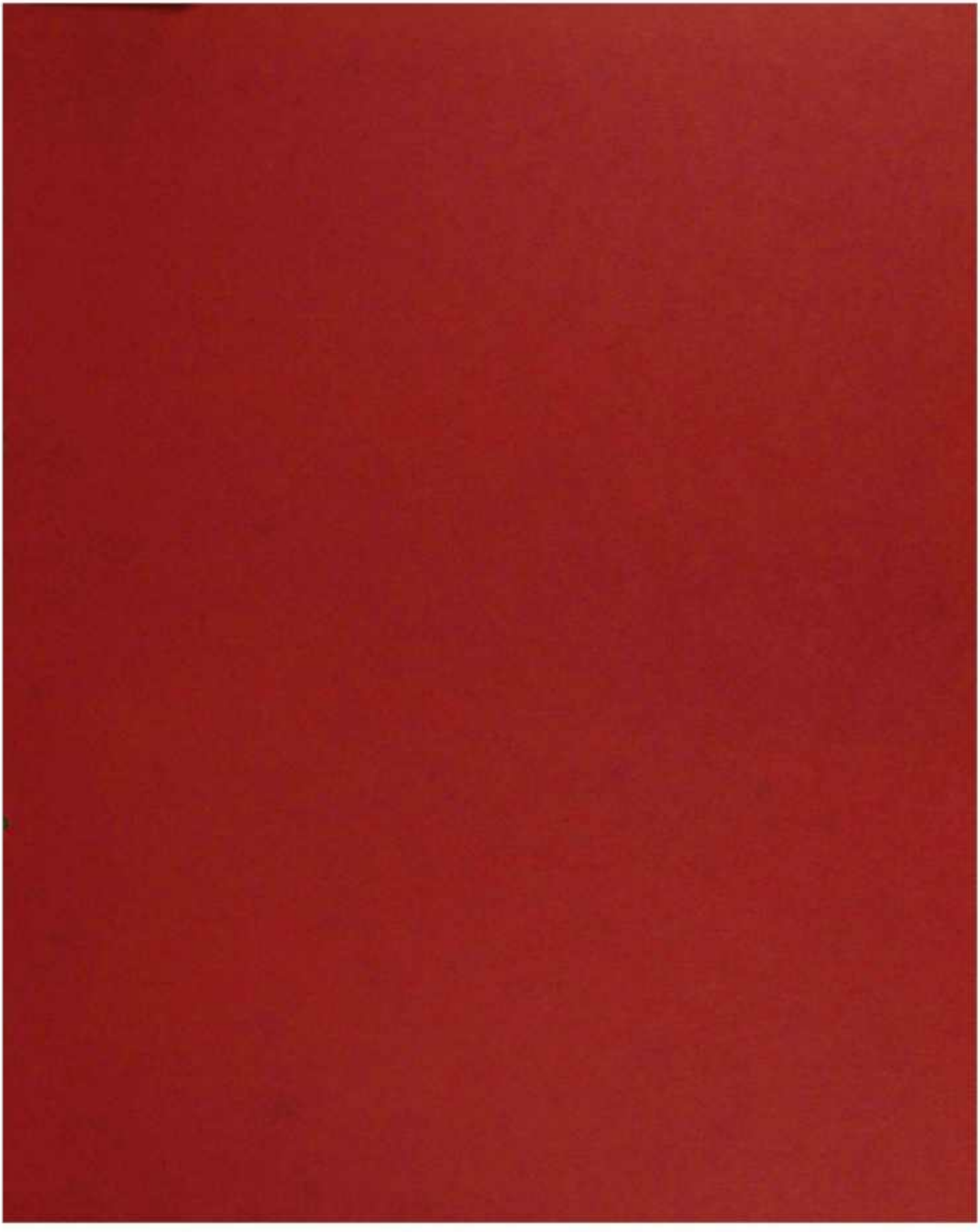
Jamais on n'a vu ris,
Gai, triste, fol ou sage,
Étoiler ses deux yeux,
Étoiler son visage...

Clopin-clopant, — Bravo!...
Son visage est si triste!...
Clopin-clopant, — Bravo!...
Ses lèvres vont parler...

Clopin-clopant, — Bravo...
— Idiot! — Quel artiste!...
Ses lèvres vont parler...,
Son visage est si triste...

Le taciturne clown,
Tout barbouillé de rose,
Le taciturne clown,
Tout barbouillé de blanc,

Le taciturne clown
À jamais se repose,
Tout barbouillé de blanc,
Tout barbouillé de rose...



JACQUES D'AVRAY

LES AVEUGLES-NÉS

TRAGIPOÉME

LES
AVEUGLES-NÉS

JACQUES D'AVRAY

Les Aveugles-nés

TRAGIPOËME

1916
SÃO PAULO
BRÉSIL

à João Pires Germano

Tirage spécial numéroté —
5 exemplaires sur Whatman
50 exemplaires sur Polaire

nº 26

I

Dans la nuit

Dans l'ombre immortelle qui les accompagne,
Promenant de longs regards, autospectifs,
Les aveugles-nés s'en vont, d'un pas tardif,
Lourds, foulant les prés fleuris de la campagne.

Le pâtre parle

Ô pauvres gens, qui ne pouvez rien voir!
Le jour est un bassin d'aventurines
(Et le soleil, dardant, faisait pleuvoir
Les flots d'or pur de ses flaques divines.)

Oiseaux et fleurs et fruits ont la beauté,
Qui tout enchante (Et se montraient la mûre,
La rose et la colombe à la clarté
Dans toute la splendeur de la nature.)

Et même quand la nuit viendra , viendra
Sur mes troupeaux, la lune est là qui veille.
Et tous les jours seront égaux pour moi,
Et pour vous chaque nuit sera pareille

II

Dans le rêve

Dans l'irisation de leur âme rêveuse,
Promenant de longs regards, autospectifs,
Les aveugles-nés, toujours d'un pas tardif,
Reviennent, le soir, par la brande neigeuse.

Les aveugles parlent

1er aveugle

Avec nous, jeune pâtre, viens jouïr
Des mourantes lueurs du jour, qui tombe!
(Et le pâtre pleurait , croyant ouïr
Des hiboux piaulant sur une tombe .)

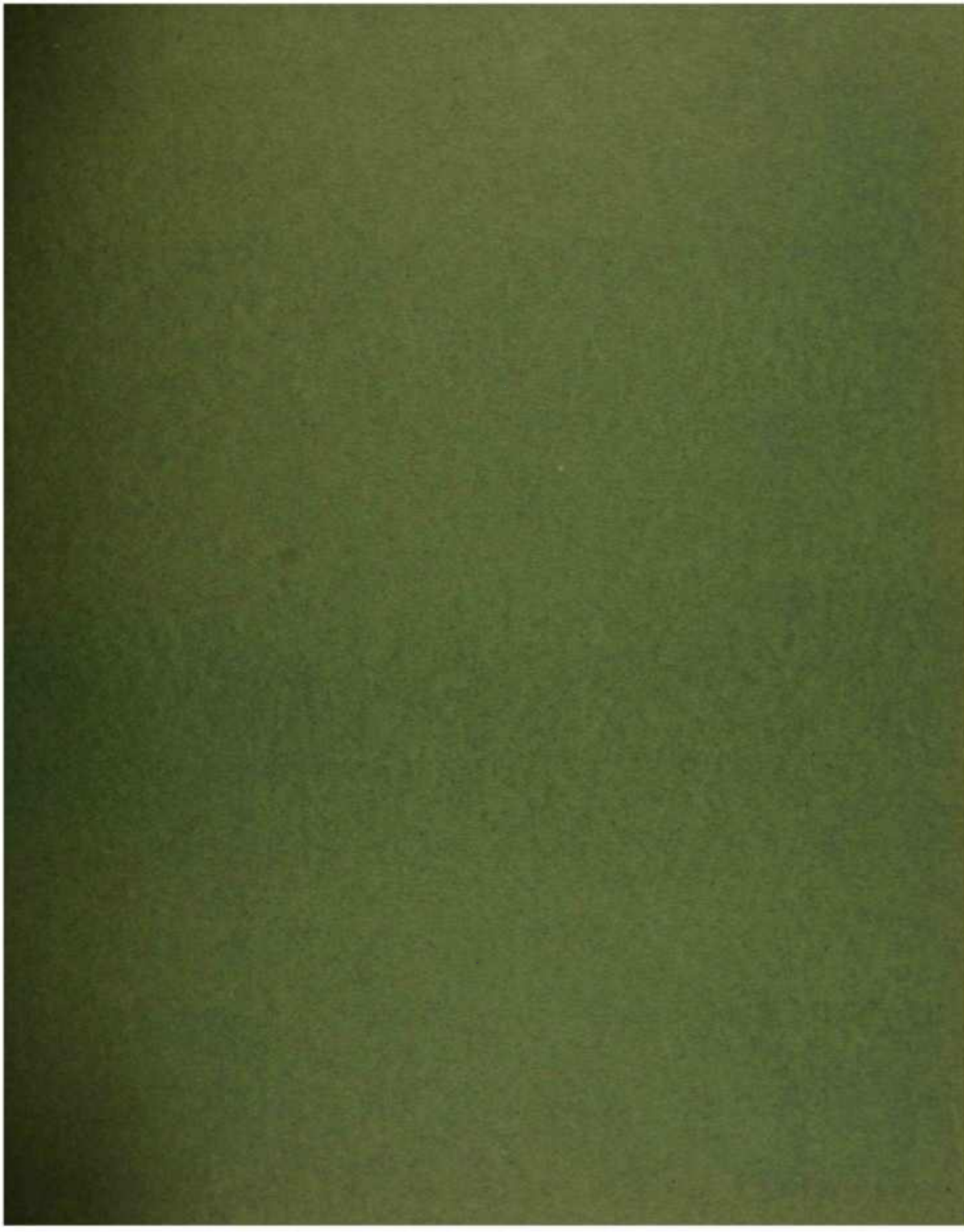
2ème aveugle

Viens, viens chanter des oiseaux les couleurs
Et des fleurs et des fruits que nous cueillîmes!
(Et le pâtre pleurait , sentant ses pleurs
Rouler comme les glaces dans l'abîme .)

3ème aveugle

Au clair de lune, en éveil, tes troupeaux
Sommeillent, blancs, sur la plaine endormie!
(Et le pâtre pleurait , et ses agneaux
S'étaient perdus dans la nuit ennemie .)

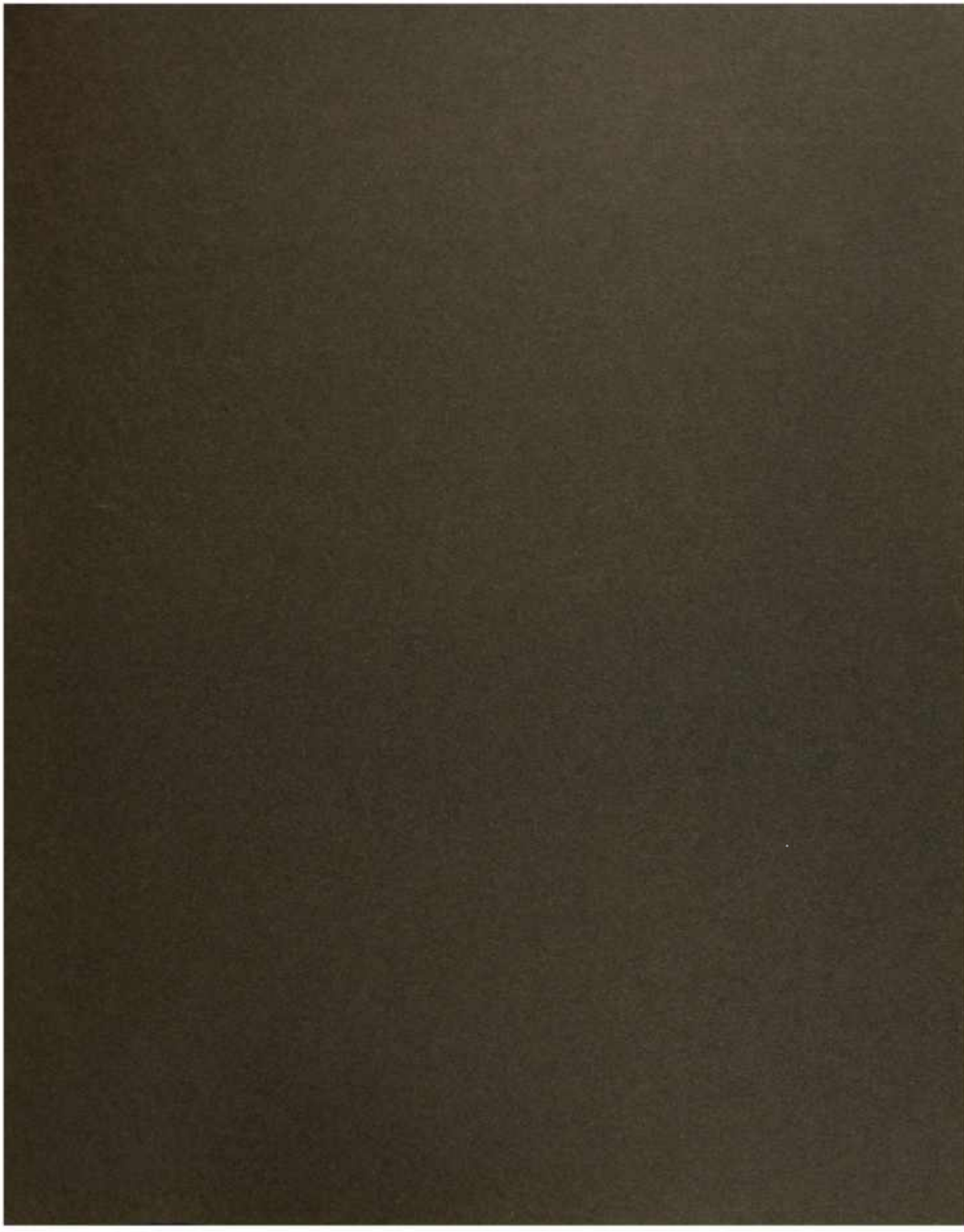
Et le pâtre pleura, pleura longtemps, sans trève,
N'ayant vu, jamais plus, le bonheur refleurir
Heureux qui naît aveugle et qui pourrait mourir
Ne connaissant ICI que la Nuit et son rêve!



Satapan

Tragipoëme de

Jacques d'Avray



RATAPLAN

Jacques d'Avray

Rataplan

Cragipoëme

1916
São Paulo
Brésil

1ère Édition de Luxe, numérotée:
5 exemplaires sur Whatman
50 exemplaires sur Japon

N.º 36

à Daphnis de Freitas Valle

I

Départ

C'était le jour... Rires et pleurs.
Le jour était blond de soleil,
Le jour était noir de douleur.

Des lèvres aux baisers vermeils,
Des âmes aux lointains regards,
On sent partout flotter l'éveil!...

Telle une foudre aux reflets noirs,
— Rataplan, rataplan, rataplan! —
Sonne aux cœurs la voix du départ.

Le choix du sort marche en avant..
Le bataillon, comme le jour,
Le bataillon s'en va pleurant.

Rataplan — ronfle le tambour. .,
Rataplan — pleurent tous les yeux...:
Ivre d'espoir, ivres d'amour.

Le drapeau flotte dans les cieux!...

II

Retour

Les jours s'en vont... S'en vont les ans...
Il vient joyeux, le bon Vincent.

Tous ses combats, tout son amour,
Il les traduit sur le tambour.

Il vient joyeux, le bon Vincent.
— Rataplan, plan! Rataplan, plan!...

Il frappe... À la demeure on rit. .
Il frappe.. On ouvre... Il est surpris...

Il entre .. On rit de ses cheveux...
Il pense on rit, on est heureux!.

—"Viens-tu de la guerre, paysan?„
—"J'y rencontrai votre Vincent...„

—"L'as-tu connu dans les combats?. „
—"La mitraille le prit au bras.

"Mais il est fort et bienportant:
Embrassez-le, votre Vincent!...„

—"Gare, paysan! C'est railler fort!
Vincent est mort! Vincent... est mort!

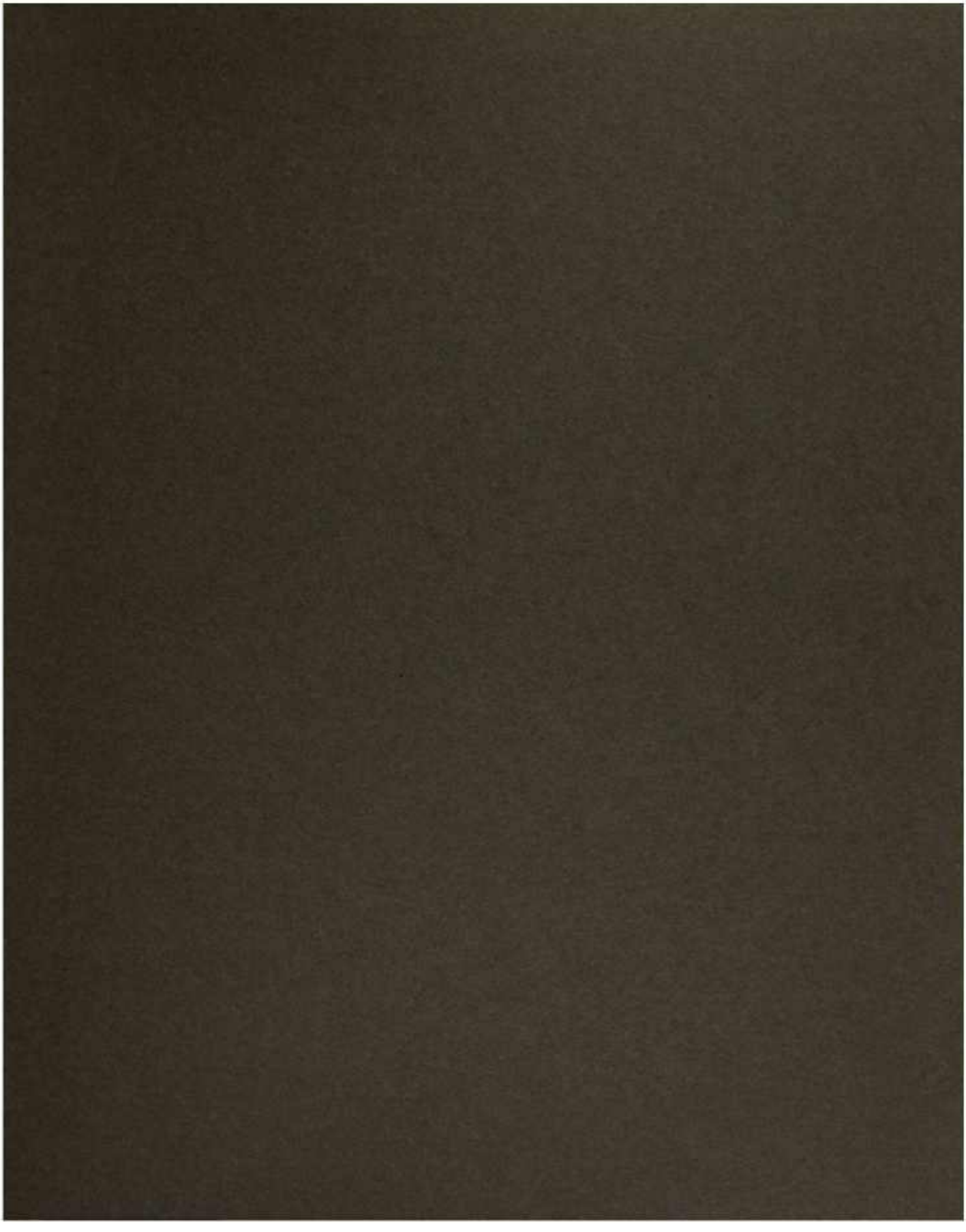
"Heureuse soit son âme aux cieux
Comme ici nous sommes heureux!. .„

—"Bonsoir, les gens!... Bonsoir..., bonsoir!
Vincent est mort!... Il se fait tard..

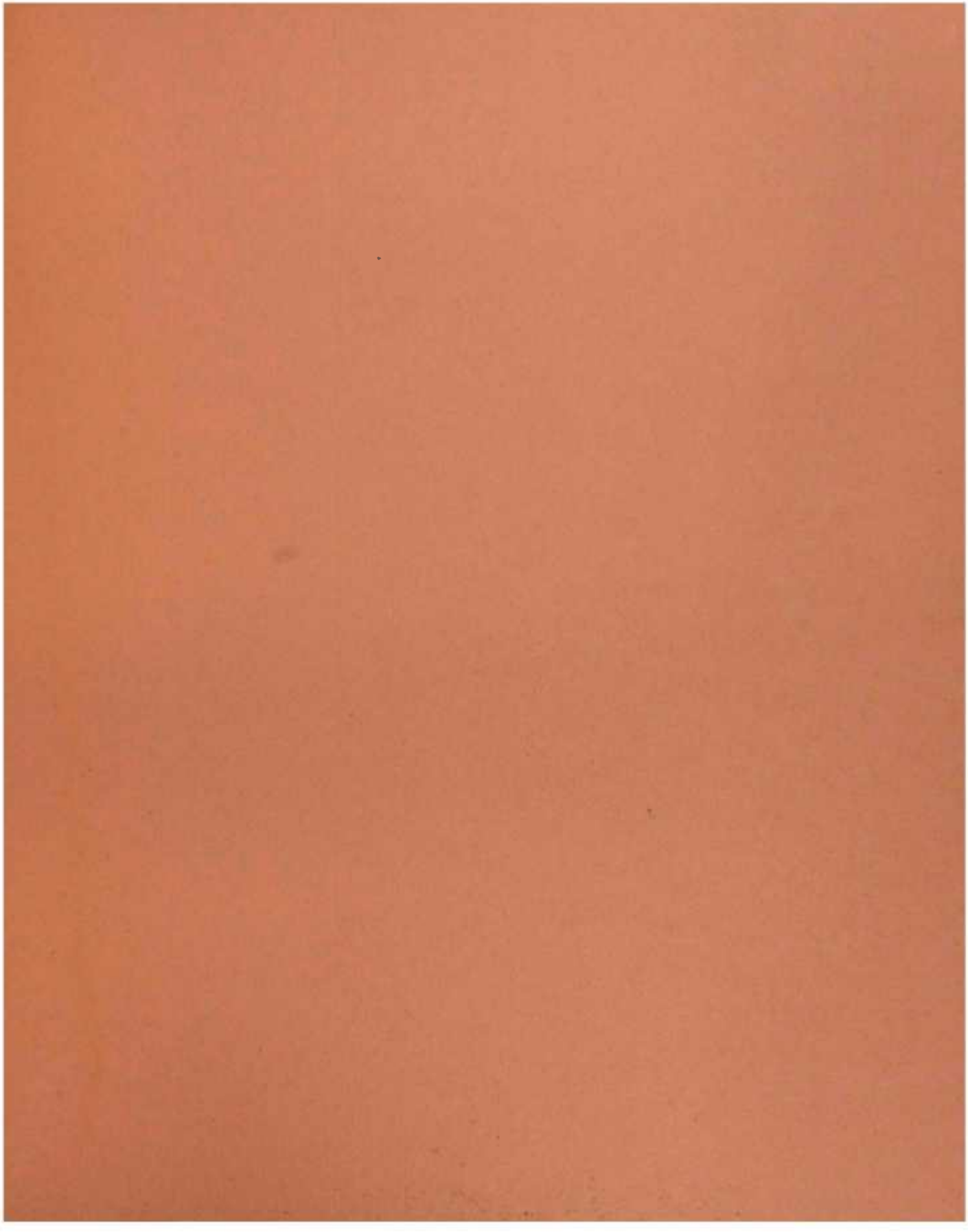
"On te croit mort!. Va-t'en maudit!
Cherche la mort, cherche la nuit!

"Va-t'en, Vincent! On te croit mort...
Ta femme est femme de Victor! ..„

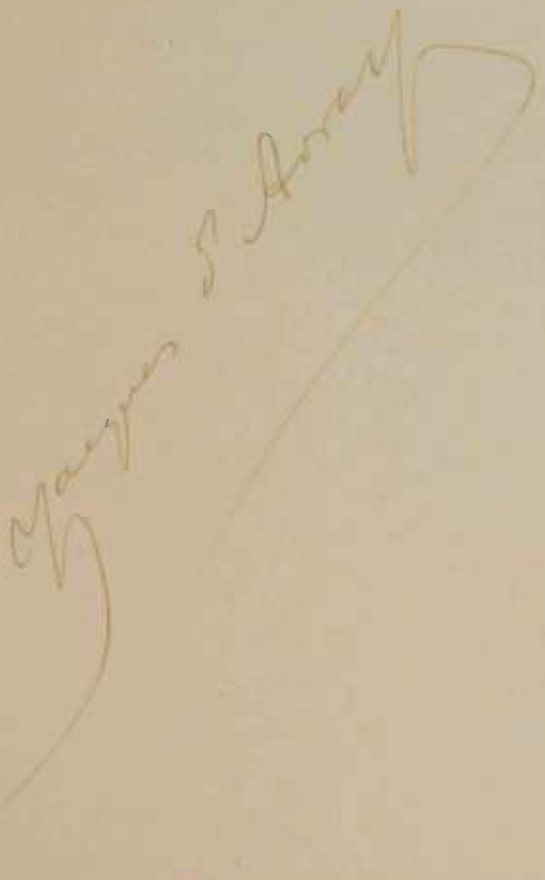
Et — rataplan, plan, plan, plan, plan...—
Il court la nuit, il court les vents. .



LE FOU DE LA
GRÈVE TRAGI
POÈME DE JAC
QUES D'AVRAY



LE FOU DE LA GRÈVE TRAGI POËME DE JAC QUES D'AVRAY



JACQUES D'AVRAY

Le Fou de la Grève

Tragipoëme

1916
São Paulo
Brésil

à Ed. Tito de Sá

1ère Édition de Luxe, numérotée :
5 exemplaires sur Whatman —
50 exemplaires sur Japon —

N°. 2

LE FOU DE LA GRÈVE

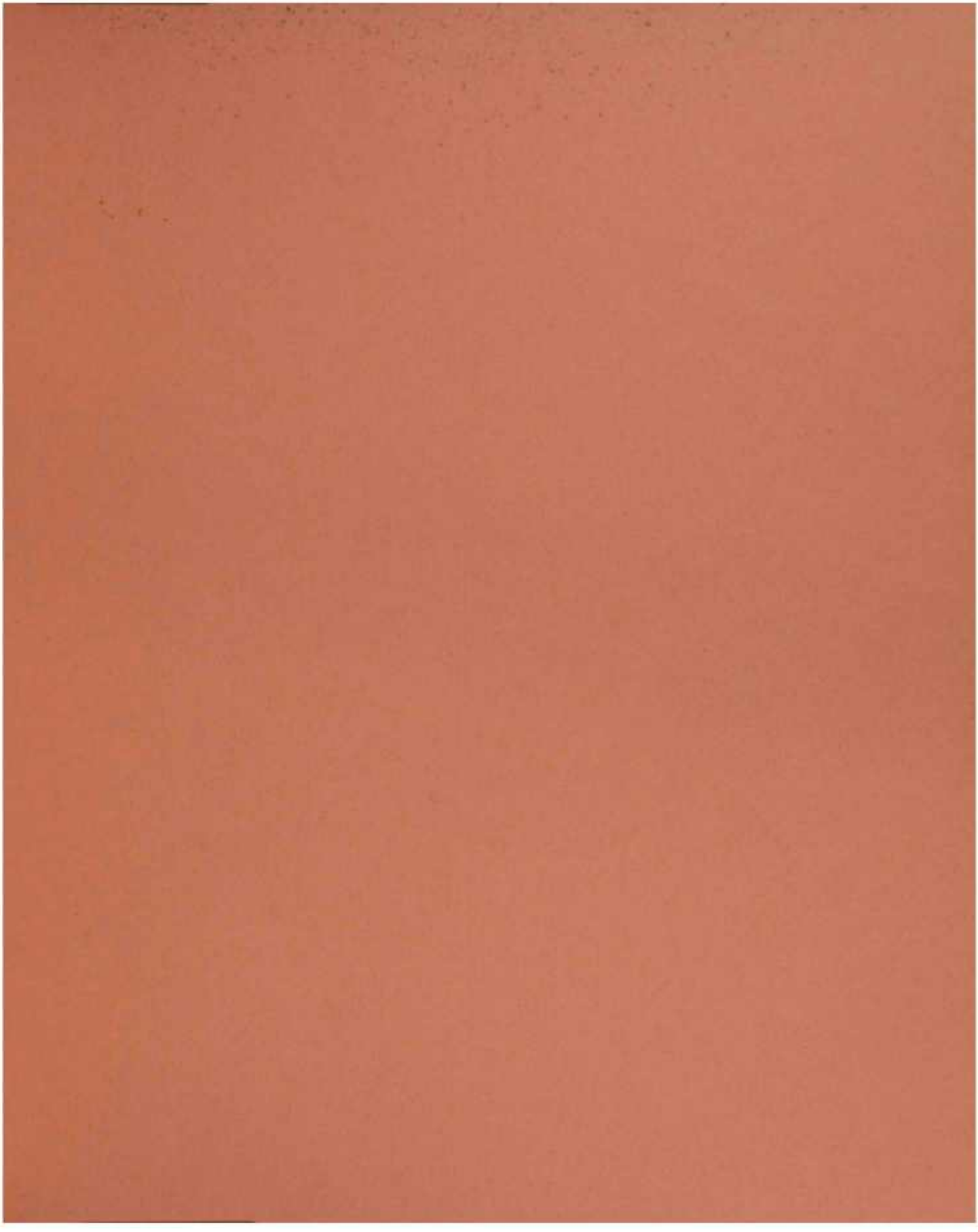
Personne ne connaît sa vie...
Et voilà pourquoi, quand il passe
De la plage vers la prairie,
Puisqu'on le raille, je l'embrasse.

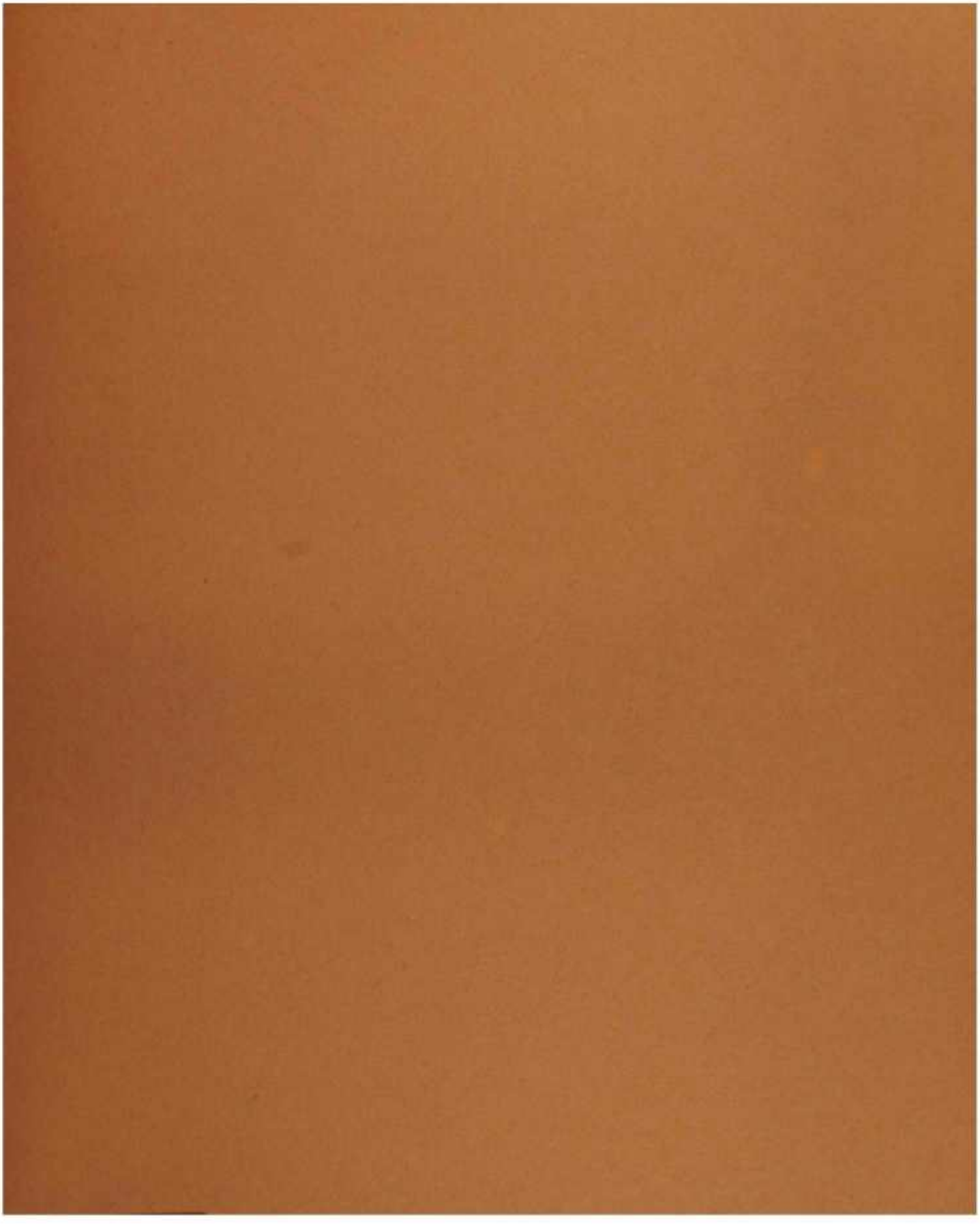
Un jour, il m'a dit son histoire,
Il m'a parlé de longues tresses,
Baisers dont il garde mémoire
Et souvenirs de sa maîtresse...

"Ouah!... Bien aveugle est la mer, qui beugle...
Sur le sable doré, fidèle amie,
N'as-tu gravé ton serment d'amour?
Pour relire tes mots, je les cherche en aveugle
Sur le sable doré, fidèle amie..."

Son amour, dès ce jour funèbre,
Du malheur dans la folle ivresse,
Cherche les mots de sa tendresse...,
Mais il ne trouve que tenèbres,
Car les mots gravés par ses mains
Se sont éteints, se sont éteints...

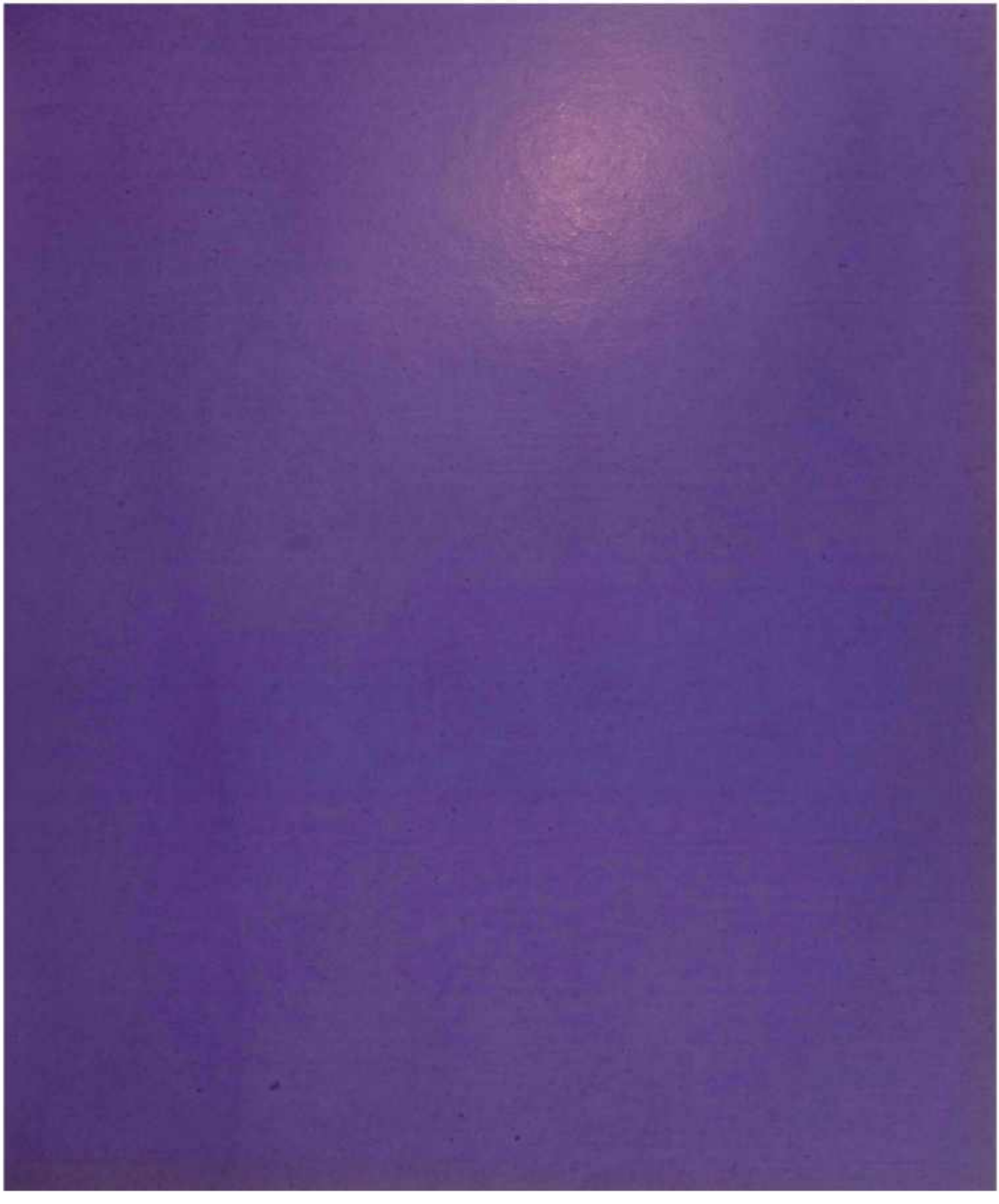
Elle était femme, elle était femme,
Comme le sable était son âme:
La mer est au sable mouvant
Ce que l'oubli est au serment.





Tragipoème des

Jacques d'Avray



LA GLACE

JACQUES D'AVRAY

LA GLACE

TRAGIPOËME

1916
SÃO PAULO
BRÉSIL

1ère Édition de Luxe, numérotée:
5 exemplaires sur Whatman ▫ ▫
50 exemplaires sur Japon ▫ ▫ ▫ ▫
25 exemplaires sur Polaire Azuré

N° 36

Jacques d'Arras

à M. O.

1
Le cadeau

"La vieille glace, octogénaire,
"Aux grands bords richement ornés...
"...un chef-d'œuvre extraordinaire...,,
(Les signes sont presque effacés...)

"Au contraire d'une autre glace,
"Elle a son cœur et sa pensée;
"Dans son âme jamais ne s'efface
"La figure qu'elle a révélée.

"Gardant les parfums et gardant
"Les couleurs jadis envolées,
"Elle saura dire aux amants
"Les trahisons de leurs aimées.

"Car cette glace à tes yeux offerte,
"Qui reflète ton âme profonde,
"Cette glace a été ouverte
"Aux inconstances de ce monde.„

II
La trahison

"De cette place où je me vois
—La captive de sa maîtresse—
J'entends les larmes de sa voix,
Le désespoir de sa tendresse.

—"Vois cette glace, grande et blême,
"Notre compagne de longtemps:
"Elle dira combien je t'aime
"Et que je t'adore....—Va-t'en!

"La glace que tu m'apportas
"Aux premiers jours de notre alliance,
"Je veux la rompre, faire un tas
"De ses morceaux brisés et de tes espérances...„

"Sur ma placide surface
Elle jette son miroir d'or:
Le miroir tombe en pièces...„ Pauvre glace,
Atteinte de mort!...

III
L'abandon

"Depuis que mon maître est parti,
En me laissant sa prisonnière,
Ma fêlure grandit, grandit...
On m'abandonne à la poussière.

"Ma splendeur, grandiose,
N'est plus qu'un astre à son couchant;
Je sens, sous ma paupière close,
Les yeux ternis d'un mourant.

"Je voudrais bien l'accompagner,
Dorloter ses regrets et, berçant sa tristesse,
(Comme un jour j'ai su réveiller
Sa joie et son bonheur) endormir sa détresse...

"Mais sur ce mur je suis, dans ma captivité,
Comme un cataleptique oyant de son grabat
Sonner l'heure fatale où l'on doit l'emporter
Vers le gouffre ignoré de l'éternel Sabbath...

IV

La vengeance

"La vieille glace, octogénaire,
"Aux grands bords richement ornés,
"Est un chef-d'œuvre...„—"Imaginaire...„
Elle approche, en riant, du cristal fleuronné:

—"Sommes-nous au palais des glaces enchantées?„
"...Gardant les parfums et gardant
"Les couleurs jadis envolées,
"Elle saura dire aux amants...„

Une frayeur soudaine envahit son visage,
Car elle jugea voir sur la glace, aussi pâle,
Un sourire de haine, un tremblement de rage,
Qui rida la surface glaciale.

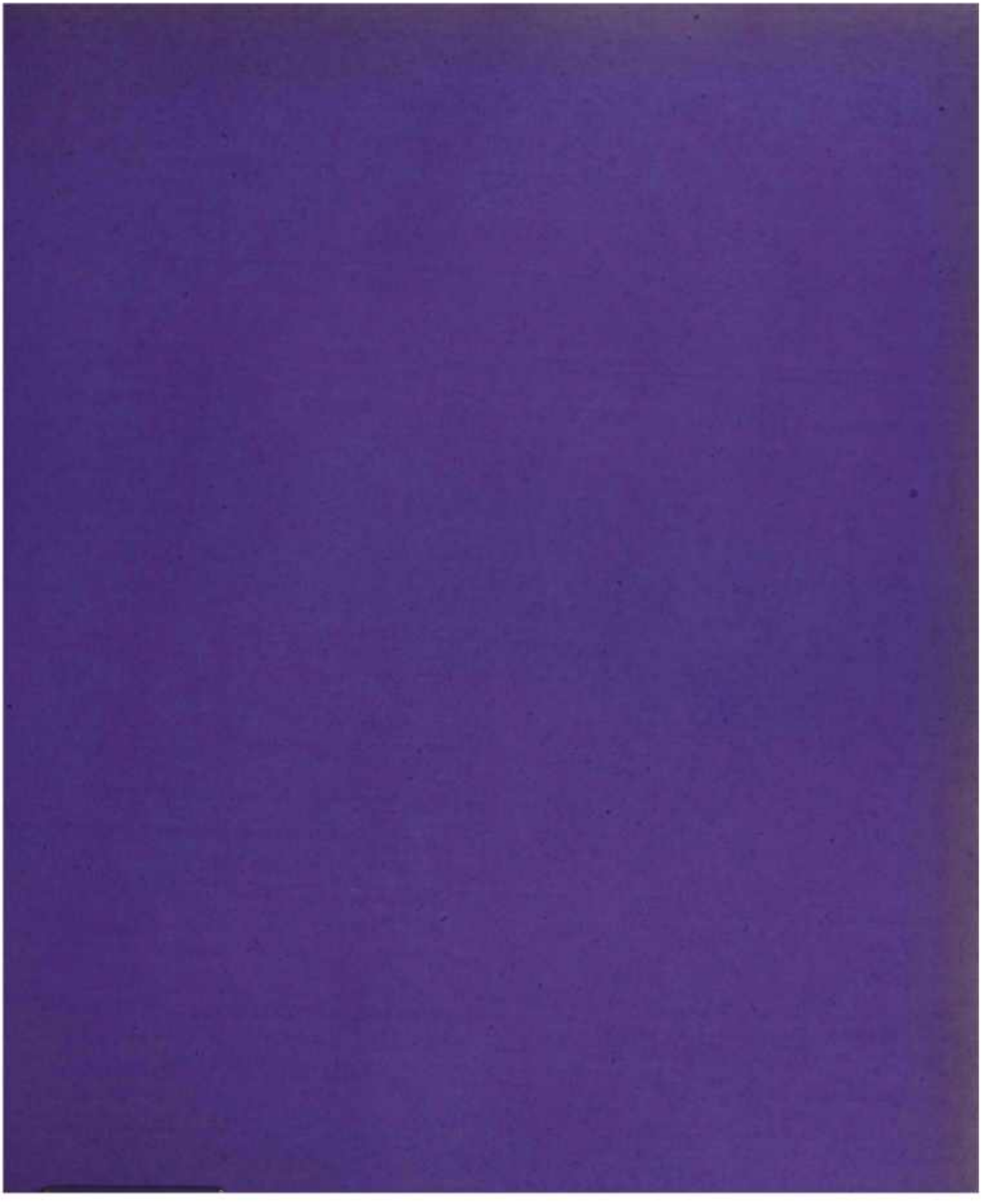
À ce moment quelqu'un se présente...—"Une lettre
"Pour vous, madame.„
Elle ouvre et tremble toute...(Une lettre!)—"Ô le traître!...
D'une secrète ardeur sa figure s'enflamme.

La glace lui fait voir les mortes jouissances...
Ces baisers, tant baisés..., l'étranglent immobile...
Et, voyant s'effeuiller sa dernière espérance,
Son corps, vaincu, croula comme un grand lis labile.

En tombant près de cette glace octogénaire,
Qu'un jour d'un double coup elle avait offensée,
Elle oubliait cette blessure de naguère,
Mais la glace en était profondément touchée.

La chûte ébranle tout dans la salle ivoirine,
Chefs-d'œuvre, raretés, que l'ombre ensevelit...
(Une charrette en or tombe, dans la vitrine)
Un long frisson parcourt la glace, qui pâlit...

Sa vengeance bientôt finira son martyre:
Elle éclate, en sentant le brûlant aiguillon,
Fond sur la jeune femme, en éclatant de rire,
Et l'emporte à jamais dans son lourd tourbillon...



Cyplons

TRAGIPOÉME DE JACQUES D'AVRAY

OPHIS

JACQUES D'AVRAY

OPHIS

TRAGIPOËME

1916
SÃO PAULO
BRÉSIL

1ère Édition de Luxe, numérotée :
5 exemplaires sur Whatman □ □
50 exemplaires sur Japon □ □ □
25 exemplaires sur Polaire □ □

N° 36

Jacques d'Avray

à Mme Gaby Coelho Netto

I

La plainte

"En regardant l'horizon rouge où le ciel brûle,
Je vois venir le Mythe Ardent des affligés,
Promenant par l'espace une crini· 'e en tulle
Et pleurant des rayons de ses yeux constellés.

"Tu es pour tous la gloire, étrange majuscule,
Oméga prodigueur des bonheurs désirés,
Et, pour mon espérance hyémal crépuscule,
Tu brûles, cependant, mes yeux désespérés.

"Au fond de quelque trou, méconnu des humains,
Je te croyais perdu, héros de ma tendresse:
Je maudissais la Nuit, qui me liait les mains,
Et le soleil, qui m'aveuglait dans ma détresse...

"Mais le ciel a permis une plus triste fin
À l'amour, victimé par ton âme traîtresse:
Il m'a conduite à toi, pour souffrir ton dédain
Et pour te voir aux bras de cette autre maîtresse.

"Aveugle maintenant, aveugle et délaissée,
Me voilà sur la terre à la merci du sort
Des gueux, des mendiants, dont la Route, effacée...,
Porte aux champs où l'Espoir à tout jamais s'endort.

"Mes forces me poussant, je vais par les allées,
Au gré des vents et dans l'attente de la mort...,
Et j'invoque, à genoux, pour leurs âmes damnées,
Le châtiment, le désespoir le remords.,,

II

La chanson

"Comme l'oiseau blessé cueilli par la rafale,
Votigeant dans l'espace en quête d'une tombe,
Las du suprème râle,
Je descends le chemin qui des montagnes tombe.

"Seul don que m'ait laissé la marâtre Nature,
Je pleure dans mon chant toute ma destinée,
Mais, parmi les sentiers rougis du sang des mûres,
On croit que je suis l'aube et mes pleurs la rosée...

"Le bonheur est partout, aux bois comme aux prairies,
Parmi les fleurs, parmi les nues
Mon cœur était tout fait d'illusions fleuries...
Hélas!... pousse en mon âme un cancer qui les tue...

"Mon corps ne connaissait que l'onde des fontaines
Qu'ombrageait l'Arbre,
Mes regards promenaient mon penser par les plaines:
À la Beauté mon cœur était clos comme un marbre ..

"Je le vis, je l'aimai dans son éclat splendide.
Pas comme qui se donne,
Dans ma virginité, et peureuse et candide,
Je me livrais à lui comme qui s'abandonne.

"Et ce serment qui nous liait d'une éternelle chaîne,
Il le brûla! de ses caresses
Sur les lèvres d'une autre, aux lourds cheveux d'ébène,
Épris des longues tresses..

Il oubliait dans les charmes de l'une
Le désespoir cruel où les larmes s'étoilent,
Seules, de l'autre, qui promène sous la lune
Le deuil de cet amour qu'enviaient les étoiles. „

Le bois

—"Je suis venu à toi, parce que ta chanson
M'attirait plus que l'or la pantarbique pierre."
—"Je bénis ton retour, frappe-moi sans pardon,
Ô monstre glorieux! qui rampes sur la terre.

"Grâce à toi, je verrai recommencer ma vie
Loin de ce monde immonde, où la Tristesse vainc;
Grâce à toi, cette nuit je me verrai ravie
À la souffrance qui de ton Mensonge vint."

—"Je n'apporte la mort à ta vie impuissante
On t'a menti quand on t'a dit que je trahis
La femme, en lui montrant, éblouissante,
La clarté kabbalistique du Paradis.

"Femme première, j'ai voulu révéler,
De par ton corps, à ton âme naïve
L'Amour, seul feu divin, qui d'un frisson ailé
A su vivifier la Beauté primitive...

"Je t'accompagnerai partout où tu voudras,
Faible dans ton malheur, je serai ta défense.
Aux moments où le ciel, refroidi, s'éteindra,
De mon venin je garderai ton innocence..."

—"À quoi bon ton pouvoir, espérance suprême,
À quoi bon ton secours?
Défends-moi, si tu peux, contre moi dans moi-même!
Étrangle-moi, pour me sauver, si tu le peux, de
mon amour!..."

—"Ne te plains plus, ma fille... Au sein d'Athor, qui pleure,
Quelque chose de blond devance le soleil.
Hausse-toi, pour chanter, comme tous, à cette heure,
Le salut triomphal d'Horus à son réveil!

"Un langage immortel, vers l'aurore, qui luit,
Refleurit le feuillage, où le Mystère bouge...
—"Je vois la nuit, je vois la nuit, je vois la nuit,
Et, parfois, dans ma nuit je vois un ruban rouge..."

IV

Le chêne

Sous le chêne,
À la torpeur du jour l'un et l'autre soumis,
De leurs jambes tressant une amoureuse chaîne,
Dans les bras l'un de l'autre ils s'étaient endormis.

Aux lèvres de l'amant, avide, inassouvi,
Parmi les sombres flots dont ses cheveux les voile,
Elle offre ses deux seins, à l'envi,
Ses deux jumeaux ailés, gonflés comme des voiles.

Sous le vieil arbre hospitalier
S'arrêtait un moment la pauvre gueuse,
Et, des glands qui tombaient les ayant éveillés,
Les heureux raillèrent la malheureuse...

Elle croit reconnaître et paroles et rire
Les traîtres! Les voilà! les voilà sous sa main!...
(Ah! son cœur se déchire ..):
Elle souffre , elle pleure..., elle mourra demain..

Et pourtant, héroïque, elle s'avance,
Aveugle de ses yeux autant que de son sort.
"Couple maudit, sur toi j'appelle ma vengeance,
Le châtiment, le désespoir et le remords!„

Par des éclats de rire on lui répond
Et le bruit des baisers vient jusqu'à son oreille ..
Elle s'affaisse, à bout. Mais Le voilà, d'un bond,
Le Serpent, qui s'élance, auprès d'elle, et l'éveille...

On ne les entend plus, le rire et les baisers...
Mais, bien, des cris de deux gorges qui beuglent
Arrivaient, longs d'abord, ensuite plus pressés,
Faibles..., plus faibles..., plus faibles... L'aveugle

Voulut alors — VOULUT — dévoiler le mystère,
Et, regardant les cieux en toute l'étendue,
Elle pria le Dieu qui donne la lumière
De lui rendre un moment la lumière perdue.

Par terre, deux corps affreux,
Sous le Chêne, luttaient encore, épuisés, pâles.
L'on dirait qu'une langue de feu
Ceignait deux bûchers blancs d'une même spirale...

Et le Monstre, irrité dans son divin ichor
Contre qui fit souffrir sa compagne, éternelle,
À ses yeux un instant éclora enfin mort,
Là les deux amants d'une étreinte mortelle.

HÈRES

Tragipoème de

JACQUES D'AVRAY

HÈRES

JACQUES D'AVRAY

HÈRES

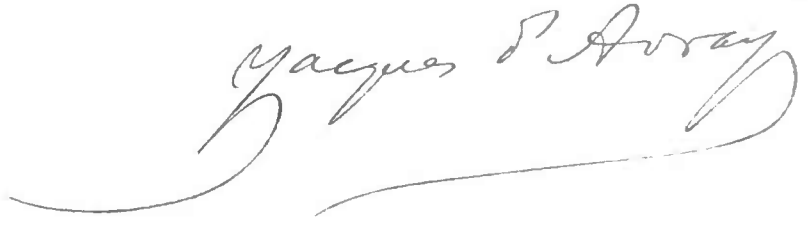
TRAGIPOËME

1916
SÃO PAULO
BRÉSIL

Il a été tiré de cette édition, numérotés:
□□□□□□ 5 exemplaires sur Whatman
□□□□□□ 50 exemplaires sur Japon

N° 36

à Cyro de Freitas Valle



I

Le pain

—"Père, j'ai parcouru la route et les sentiers...
On me voyait trembler de froid, mourir de faim,
Et la neige couvrait les pâles églantiers:
Pas de feu, pas de pain..."

—"À tous, partout, j'ai dit qu'un vieux carabinier,
Cloué sur un grabat, père, mourait de faim,
De froid... Et je voyais regorger les greniers...
Pas de feu, pas de pain..."

—"À la ville, je suis allé de porte en porte,
Racontant notre histoire, et comme pauvre mère,
Affamée, une nuit, sans une plainte, est morte...
Je retournais vers toi dans la même misère...

"Quand, de chez l'épicier, un enfant (—Hors d'ici,
Fainéant!) me jeta ce petit pain brûlé...
Lorsque j'allais rentrer pour lui dire merci,
"Vat-en!„ dit-il, "le père est là..., je l'ai volé..."

II

Le lépreux

Une lueur tremblote, et la lampe s'éteint
Presque... Le tas puant, étrangement, remue...
Quelque chose se meut, quelque chose se plaint
Qui d'un geste découvre une poitrine nue.

Rougissent sur le corps mille dartres éclos,
Qui s'épanouissaient au milieu des ulcères;
Et la Lèpre, vorace, atteints tous les enclos,
Les couvre, tyrannique, obstinée et sincère...

D'un effort surhumain, dominant sa douleur,
Le voilà qui se lève, horrible, hâve et sombre,
Prend ses haillons, crasseux..., regarde... Une lueur
Tremblote, bégayante,... et se plonge dans l'ombre.

La lune, glaciale, étrangère ici-bas,
Enfonce ses khandjars dans la masure humide,
Où les lames d'astral, s'emportant au combat,
Versent un sang doré sur des tenèbres vides.

III

La route

Le jour, déjà livide en son cercueil,
Haussait de l'horizon les voiles de mystère.
Et la route, comme un phthisique en deuil,
Sentait s'anhémier le sang de ses artères

Dernier passant Seul, et chancelle. Un ivre?
—"Jeune homme, j'ai là-bas trois enfants et je n'ai
Qu'un seul pain, que voici, pour moi, pour eux.. Le givre
Les engourdit. Et moi, tu le vois bien..., je suis damné."

— Je crois bien que tu souffres, je sens que ta souffrance
pleure dans ta voix,
Mais je ne peux rien voir qu'en regardant moi-même:
Aveugle, on m'abandonne à ma détresse — vois!
Orphelin, je n'ai jamais trouvé quelqu'un qui m'aime.. "

—"Moi, non! je suis aimé, mes trois enfants m'adorent...
Mais... J'ai vu tous périr par un mal assassin,
Les vieux, d'abord, ma femme, après... et moi, encore,
On me laisse mourir, sans travail, sans soutien:

"Ma misère dégoûte, et le Sort me poursuit...
— "Prends ce poignard, cueilli pendant l'orage,
Tu peux le vendre; moi, dans l'état où je suis,
Qu'est-ce que j'en pourrais mieux faire et de plus sage?

"Espérons du bon Dieu de notre destinée,
Hères, le pain bénit de l'espoir triomphant!..."
Et le lépreux partit — pauvre âme forcenée —
Laissant tomber des doigts le pain de ses enfants.

IV

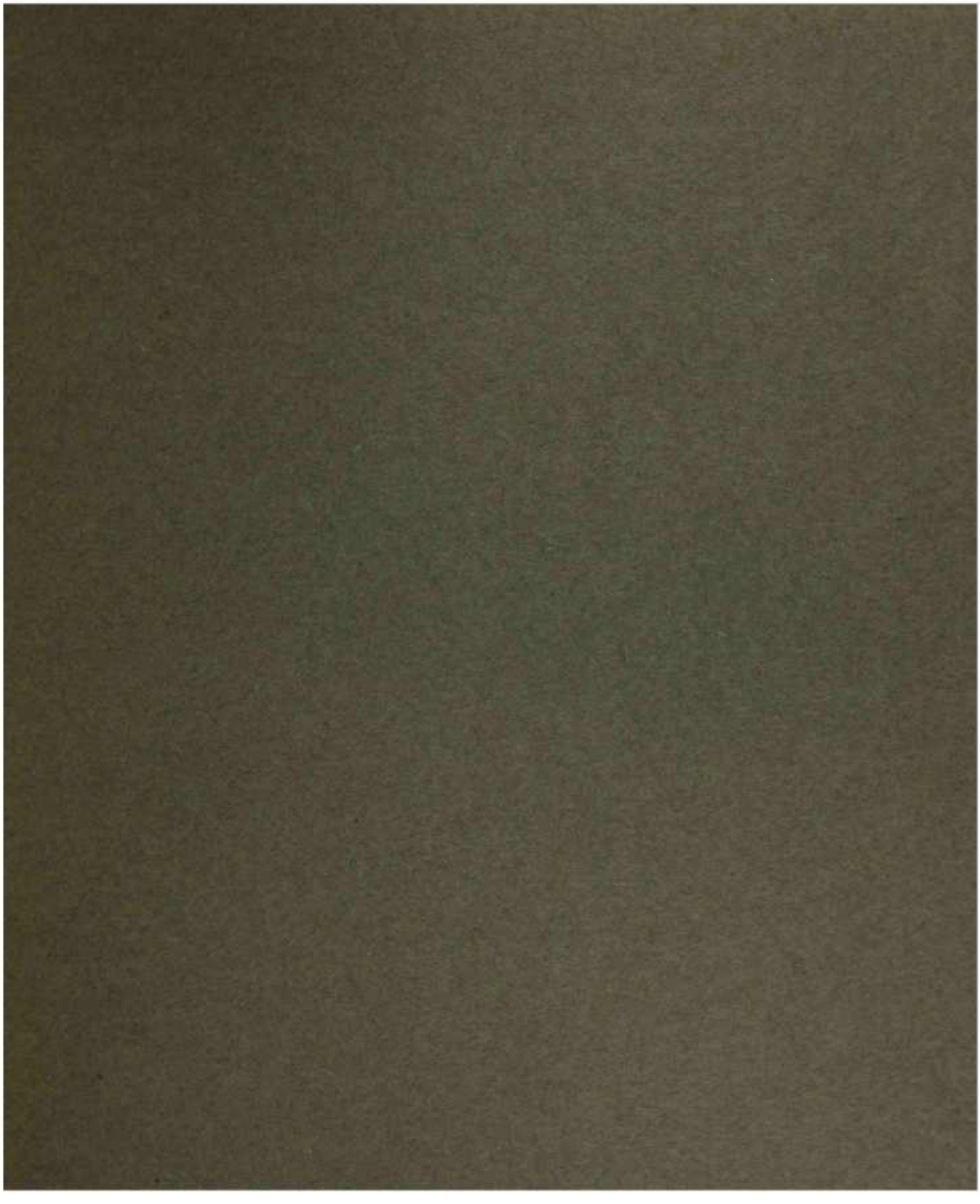
L'aurore

— "À l'heure où sur la terre le silence plane comme un
grand condor,
Je te vois, tous les jours, par les créneaux de ma celle:
La misère m'étrangle, m'éveille,... et ton or
Te réveille au milieu de la nuit et t'appelle.

"Ton or t'étrangle aussi... Et je demande à Dieu
De nous deux qui est plus à plaindre dans ce monde:
Moi, pauvre corps rongé par la lèpre de feu,
Ou toi, cœur dévoré par ce cancer immonde.

"Ce que tu mets sous terre est un dépôt saignant
Du sang de nos aïeuls, du sang de nos enfants...
Tu nous gruges, bourreau!.. Sans toi, tant de malheurs
Calmeraient tant de maux, sécheraient tant de pleurs!

"Mais la Force est au ciel qui sait transfigurer,
Le soleil faire en ombre, en jour la nuit tourner...
Et moi, qui mendiais une obole de toi,
Je te vois mendiant et me proclame roi!

"Tu trembles... Je te plains.. Ton trésor m'épouvante.
Va.. souffre encor la vie..., aspire à mon pardon.. "
(Mais il vit ses enfants; dans l'aube chancelante
Il revit toute sa souffrance...)
—"Peine de talion!.. "

(Le jour, bâillant encor en son berceau,
Faisait, à l'horizon, les aubades éclore...)
Il enfonça la lame et, la levant d'un saut,
Son geste, triomphal, éclaboussa L'AURORE.